

Jean-Jacques Tchikladzé

L'ami étrange

Roman

PROLOGUE

*Ma seule étoile est morte, - et mon luth constellé
Porte le soleil noir de la Mélancolie.*

Gérard de Nerval

Quatorze ans ! Pour un garçon, ce n'est plus l'âge des amours enfantines. N'est-ce pas le temps des ardeurs romantiques, des élans passionnés causés par peu de chose : par un regard, par un sourire ?

Leur premier regard, ils l'avaient échangé à marée haute, à l'heure du bain de mer.

Entourée d'une bouée, elle serrait dans ses bras sa petite sœur, incapable encore de nager. Les deux filles jouaient, portées par les ondulations régulières et paisibles qui animaient la mer. Lui, plongeant sous la vague et progressant sous l'eau, avait surgi près d'elles.

Les deux sœurs avaient les mêmes traits, la même chevelure noire, les mêmes yeux de jais, le même regard étonné : une étrange ressemblance en vérité malgré la différence d'âge. La plus jeune continua de rire. L'adolescente au contraire se figea. Peu à peu, un timide sourire, comme une salutation muette, se dessina sur ses lèvres et troubla le nageur. Le jeune adolescent, à son tour étonné, regarda ce visage lui parler en silence. Ne sachant que répondre, il plongea sous la vague et s'éloigna sous l'eau.

L'instant d'après leurs yeux se croisèrent à nouveau.

Le lendemain et les jours suivants, le garçon, jusqu'alors inconnu sur la plage, reparut, rechercha les mêmes yeux, y trouva le même accueil : un peu de surprise au début mais toujours une lueur de joie et la trace d'une étrange attirance, d'une connivence tranquille, d'une entente sacrée.

La dernière fois qu'il vit ces yeux fixés sur lui, hélas, ils ne le quittèrent plus : ils le cherchaient, ils l'aperçurent au loin, ils étaient horrifiés, exorbités et fous d'angoisse. Ils criaient « au secours ».

La fille se noyait là-bas, ficelée par les algues, aspirée vers le fond par le ressac violent des Rochettes. Regardant toujours ceux de l'ami de cœur, ses yeux s'enfoncèrent dans la vague et ne parurent plus.

Des parents, des proches, des voisins, des hommes et des femmes accoururent vers la fille en péril. Vains efforts et vaines recherches !

Lorsqu'il perdit tout espoir, lorsqu'il comprit que nul ne la tirerait de son tombeau, le garçon hurla sa douleur et s'enfuit en courant. Là-bas, une femme en larmes, blême et tremblante, entourée de quatre petites filles épouvantées, l'entendit et s'étonna.

Il se reprocha longtemps cette fuite honteuse, ce manque de courage, cette ignominieuse lâcheté. Mais à quel titre serait-il resté ? Qui était-il pour cette famille éplorée qui errait maintenant sur la grève et reculait en pleurs sous l'assaut des vagues résolues à conserver leur proie ? Il n'était rien.

Poussé par le destin vers de nouveaux rivages, au fil des ans, son cœur ne saigna plus. Jamais pourtant il n'oublia.

CHAPITRE PREMIER

Pauline avait pris l'habitude de recourir aux sites de co-voiturage pour atténuer le coût du voyage en Normandie qu'elle effectuait chaque fin de semaine dans sa Peugeot toute neuve.

Pour une jeune femme qui avait trouvé un premier emploi dans une banque à la Défense, deux mois plus tôt, cette façon d'occuper ses week-ends pourrait vous paraître étrange. Peut-être l'auriez-vous plutôt imaginée à la recherche de quelque activité parisienne correspondant à son âge. Vous auriez sans doute cherché cette diplômée, fraîche émoulue d'une École de Management, dans un musée, dans un club sportif ou culturel ou simplement en train de se distraire, d'une quelconque manière, en compagnie d'autres jeunes.

Toutefois, vous lui trouveriez une excuse : elle n'avait pas voulu abandonner le service bénévole du samedi matin qu'elle avait accepté à Saint-Gal-sur-Mer, berceau de sa famille : elle y remplaçait pour quelques semaines encore la

responsable de la bibliothèque municipale actuellement en convalescence.

Pratiquer le covoiturage lui permettait d'abaisser dans des proportions considérables le coût de son échappée hebdomadaire car elle trouvait régulièrement des passagers désireux, comme elle, de passer le week-end sur la côte normande. Cela lui évitait aussi de voyager seule, ce qu'elle considérait comme une épreuve.

Il lui arrivait assez fréquemment d'ailleurs de transporter les mêmes personnes, souvent des jeunes. Quand le volume des bagages le permettait, elle n'hésitait pas à emmener jusqu'à trois compagnons de route. C'était plus généralement deux et rarement un seul tant la demande était conséquente.

Le vendredi où nous la retrouvons en route vers la Normandie, Pauline vient de s'arrêter sur une aire de service au bord de l'autoroute A13, comme il est d'usage en cours de trajet pour le confort des voyageurs.

Sa passagère, une certaine Andréa qu'elle a déjà transportée trois ou quatre fois et avec qui de bonnes relations se sont établies, l'interpelle alors qu'elle se trouve seule avec elle.

– Pauline, notre compagnon de voyage d'aujourd'hui qui n'a pas dit un mot depuis Paris, tu le connais ?

– Non, c'est la première fois qu'il fait le trajet avec moi.

– Il est bizarre. Et distant. Il ne te fait pas peur ?

– C'est vrai qu'il n'a rien dit. Mais lui avons-nous vraiment laissé l'occasion de parler ? Nous avons beaucoup bavardé. C'est un collègue qui l'a mis en relation avec moi et il m'a prévenu qu'il était très réservé.

– Il m'a surtout semblé nerveux, comme agité... mais puisque tu as des renseignements... Je présage quand-même que tu ne vas pas t'amuser, seule avec ce voyageur muet lorsque tu m'auras laissée à Caen.

– Bah ! Quand je te déposerai, il ne restera qu'une quinzaine de kilomètres.

– Tu l'emmènes à Saint-Gal-sur-Mer ?

– Non. J'ai proposé de faire un détour jusqu'à Lebourg-sur-Mer, sa destination. Tout ira bien.

La conversation en reste là, les deux femmes reviennent ensemble près de la Peugeot.

– Vous nous attendiez, dit Pauline au passager planté près de la voiture.

– Oui... ici, dit-il en regardant en rond tout autour de lui. L'air est frais.

C'est seulement un peu plus tard, une dizaine de kilomètres avant Caen, que Pauline repense à cet étrange individu. À plusieurs reprises, elle l'a observé furtivement dans son rétroviseur. Elle aussi l'a trouvé bizarre, sombre et prostré. Il lui a même semblé las. Peut-être fatigué de la conversation décousue des deux femmes ?

Elle se dit que la fin du trajet sera en effet pénible. Pour un peu, elle s'inquiéterait vraiment.

Une situation déconcertante se présente bientôt : Andréa vient de s'éloigner à pied avec son bagage vers la maison toute proche de ses parents et Pauline vient de proposer à son passager de s'installer sur le siège laissé libre à côté d'elle. Du coin de l'œil, elle remarque que l'homme est dé-

contenancé par cette offre et qu'il hésite en se tordant les mains. Enfin, d'un geste brusque, il décide d'accéder à cette demande.

Sans savoir quoi dire sinon un stupide « Allons-y ! », le personnage s'assied, boucle sa ceinture de sécurité et, regardant droit devant lui, il se fige.

Pauline ne sait quelle attitude adopter. Aussi reste-t-elle silencieuse, espérant que son voisin consentira à dire un mot. Comme il n'en est rien, elle finit par engager la conversation :

– Charly, votre ami, m'a dit que vous étiez fêru de microbiologie. Est-ce bien cela ?

– Je viens d'obtenir mon doctorat. Mention très honorable.

– Bravo, dit Pauline en jetant un coup d'œil vers cet étrange voyageur qui fixe l'horizon et se frotte nerveusement les mains.

Elle ajoute :

– Charly m'a prévenue que vous étiez timide. Je vous ennuie peut-être.

Il hésite avant de répondre.

– J'ai beaucoup de mal à participer à des conversations vagabondes et futiles comme celles que tient votre amie Andréa. Ces bavardages m'exaspèrent souvent. C'est ma faute ou plutôt c'est, disons, une spécificité cérébrale. Mais vous ... Comment dire ? Je ne sais pas encore si vous allez m'ennuyer... Je vous écouterai... Bien volontiers...

Il avait ajouté ces deux derniers mots après un temps d'arrêt pendant lequel, d'un regard en coin, il avait perçu que sa réponse avait pétrifié la conductrice. Ainsi, la conversation était morte avant même d'éclorre et Pauline allait devoir renoncer... ou alors la relancer encore.

– Vous allez à Lebourg-sur-mer... chez des parents ?
risque-t-elle.

– Mon grand-père y est mort voici un semestre et il me faut
vendre sa maison : la Joliette.

– Votre grand-père était du pays ?

– Oui. Il a été maire dans le passé. En plus, il s'appelait Le-
maire... Gabriel Lemaire.

– Tiens ! Mon propre grand-père a été maire de Saint-Gal-
sur-Mer jusqu'en 1995, glisse Pauline. Ils ont dû se
connaître. Je le lui demanderai dès ce soir. Si oui, je vous
laisserai un message sur votre mobile.

– Mademoiselle, votre conversation... ne m'ennuie pas du
tout.

Une nouvelle fois, Pauline jette un regard oblique sur
son passager dont le vocabulaire lui paraît suranné et le pro-
pos très étonnant.

– Il recommence, pense-t-elle. Il aime ma conversation...
mais il la tue.

Elle se trompe. Le passager réfléchit longtemps puis ré-
cite d'une voix saccadée et étrangement monocorde :

– Pierre-Marie Aprieu ne s'est pas représenté en 1995... il
est vrai qu'il avait soixante-treize ans. Il en a donc quatre-
vingt-huit. Il avait succédé à son père en 1971... et son père
avait fait également quatre mandatures. Ah ? Vous êtes
donc... une des demoiselles Aprieu...

Inconsciemment, Pauline a levé le pied de l'accélérateur
au milieu de la tirade de son passager. Elle finit par s'en
apercevoir, elle accélère pour retrouver sa vitesse de croi-
sière et répond :

– Mais comment savez-vous tout cela ? C'est inouï !

– Non, mademoiselle... c'est un hasard. Il se trouve que j'ai lu le journal local après les dernières élections municipales. Je ne fais que répéter ce que j'ai lu.

– Ce que vous avez lu il y a deux ans et demi ! Vous me taquinez, n'est-ce pas ? C'est Charly qui...

– Non, je vous assure ! crie le passager anormalement fort. Ce n'est pas Charly.

– Vous réagissez avec sincérité... Excusez ma remarque. Mais, un détail m'étonne particulièrement : vous avez dit « une des demoiselles Aprieu »... Comment savez-vous ?

– ... que vous avez trois sœurs... Je sais bien, hélas aussi, que votre sœur Stéphanie... a été victime d'un accident... voici une quinzaine d'années... et je me rappelle qu'elle était l'aînée des cinq enfants.

Bizarrement, alors qu'il égrène ce souvenir, son intonation se durcit et il parle de plus en plus fort comme si cela faisait monter en lui une angoisse irrépressible. Il poursuit :

– Son accident m'a bouleversé... j'étais ici en vacances.

Pauline l'observe et s'étonne de sa voix tragique et du regard d'acier dont il transperce le pare-brise.

– Il y a quinze ans, c'est vrai, répond-elle doucement. Un drame épouvantable qui a endeuillé plusieurs années de notre enfance... Il reste mes trois sœurs. Je parie que vous connaissez le prénom de chacune !

– Comment voulez-vous que je les connaisse ? clame-t-il trop vivement. Je ne l'ai lu nulle part.

– J'aurais dû y penser...

– C'est mon handicap : une mémoire infailible... mais bien des soucis par ailleurs... bien des soucis ! Verrez-vous vos sœurs ce week-end ?

– Oui, c'est l'anniversaire d'Anaïs, la plus jeune. Elle a dix-huit ans... Nous approchons. Vous allez devoir me guider vers l'endroit où vous voulez que je vous dépose.

– Dix-huit ans, murmure-t-il, rêveur. La petite... c'était donc elle... Où me déposer ? poursuit-il à haute voix. Hôtel de la Plage. C'est tout droit... Ma maison n'est pas chauffée.

– Vous avez dit « ma maison ».

– Oui, bien sûr. Charly ne vous l'a pas expliqué. Je suis absolument seul maintenant. Je dois vivre tout seul.

Pauline n'ose pas regarder de côté car elle est à peu près certaine que son passager est effondré.

– Mademoiselle, dit-il en arrivant devant son hôtel. Votre conversation m'a fait du bien. Je voudrais vous offrir un jus de fruit pour vous remercier.

– Avec plaisir, répond-elle sans trop hésiter. Laissez-moi juste passer un coup de fil à la maison. Je ne pourrai pas rester longtemps, de toutes façons. Ils m'attendent pour dîner.

Dehors, le vent souffle fort. Une pluie froide commence à tomber, oblique et pénétrante. Les deux voyageurs parcourent à grandes enjambées les dix mètres qui les séparent de l'Hôtel de la Plage.

– Vous me rendriez un grand service, dit le passager en s'installant... si vous acceptiez d'expliquer à la réception que je suis arrivé... que Matthieu Lemaire est arrivé... et ce serait bien qu'on vous donne la clé de ma chambre.

Pauline trouve cette demande très insolite. Matthieu s'en aperçoit et ajoute :

- Pardon de vous demander cela... c'est le genre de démarche dont j'ai positivement horreur.
- Je comprends. Je m'en charge et je vais passer commande en même temps puisque vous m'invitez. Je prendrai un jus de tomate et vous ?
- Un verre de lait, s'il vous plaît. Du lait froid... Mon Dieu ! Que je me sens bête et maladroit.

En revenant avec la clé de la chambre 205, Pauline explique brièvement à Matthieu que tout est arrangé avec l'employée de la réception.

- À présent, je me sens bien, mademoiselle, lui dit-il. Grâce à vous.
- Vous devriez m'appeler Pauline et non pas mademoiselle ? Je vous le propose simplement. C'est ce qui se fait normalement entre jeunes. En échange, je vous appellerais Matthieu.
- Oui, c'est ça. Appelez-moi Matthieu. De mon côté, je crois que je ne parviendrai pas à vous appeler par votre prénom. Je n'ai pas l'habitude, vous savez. Ou bien, il faudrait que... que je m'habitue... Oui, je peux peut-être essayer...
- Alors, je commence... et vous suivrez si vous pouvez. Moi, je n'appelle « monsieur » que les personnes d'un certain âge.
- Oui, je comprends.
- Vous êtes docteur en microbiologie. Qu'avez-vous donc choisi comme sujet de thèse ?
- Oh ! En me demandant cela, vous prenez un risque significatif. Je dois vous en avertir...
- Un risque ?

– Je perds la notion du temps parfois. Je ne sais pas bien m'arrêter comme il conviendrait. Aussi vais-je vous prier de me faire un signal si j'abuse. Après beaucoup d'hésitation, j'ai choisi de compléter mes études dans un pays peu connu. Un petit pays qui occupe depuis des millénaires un territoire entouré par trois puissances qui n'ont cessé, directement ou indirectement, de se faire la guerre et de le convoiter. De le convoiter, certes pour le coloniser et l'asservir mais plus encore peut-être pour y établir des positions militaires solides. Un espace « tampon » en quelque sorte. Je n'ai pu que survoler son histoire... sinon le sujet aurait été trop vaste et la préparation de ma thèse ne me laissait qu'un temps limité. De plus, j'ai dû apprendre la langue locale ce qui n'est pas une mince affaire... Un alphabet spécifique et une grammaire originale. Il s'est trouvé qu'à la faculté des Sciences de...

– Matthieu ! Votre mobile sonne. Ne l'entendez-vous pas ?

Hébété pendant une seconde, il finit par comprendre et par saisir son appareil.

– Ah ? C'est toi ? Oui, à l'instant... Si tout va bien ? Oui, pourquoi ? Non, non, elle... mademoiselle Aprieu est charmante... que je l'embrasse de ta part ? N'y compte pas, mon ami, n'y compte absolument pas ! D'ailleurs elle devient toute rouge en m'écoutant. Comment ça, moi aussi ? Laisse-moi tranquille, Charly. Tu abuses... tu sais bien que l'humour n'est pas mon point fort ! Bien sûr que je te pardonne... Si elle te pardonne aussi ?... Je n'en sais rien, Charly ? Tu la fais rougir. C'est tout ! Salut. On se voit bientôt. Merci d'avoir pris des nouvelles.

Matthieu reste un moment figé.

– Ah ! Mais c'est mon verre de lait, s'étonne-t-il tout à coup.

Il en avale le contenu d'un trait et poursuit :

- Charly est amoureux de vous. Et vous... de lui, n'est-ce pas ?
- Quelle question !
- Vous avez rougi. Je l'ai vu. Vous rougissez encore.
- J'ai tendance à le faire pour un rien... vous verrez.
- Je ne le verrai pas. En cours de route, je ne vois pas votre visage. Du reste, ce n'est pas la conversation de votre passagère qui risque de vous enflammer. Son bla-bla est à mourir d'ennui !
- Votre jugement est féroce. C'est une brave fille... Mais je dois partir, Matthieu. Je vous téléphonerai demain pour... pour vous dire si mon grand-père a connu le vôtre... et pour convenir des détails concernant le voyage de retour.
- Oh, oui. Téléphonez-moi. Et merci pour ma clé. Vous m'avez vraiment rendu service.
- Vraiment ? Vous exagérez, n'est-ce pas ?
- Mais non. C'est malheureusement ainsi.
- À propos, ce pays dont vous parliez, j'ai successivement pensé que c'était la Belgique, puis l'Ukraine. Mais je suis certaine maintenant que c'est ni l'un ni l'autre. Toutefois je n'ai pas deviné et vous ne me l'avez pas dit.
- La Géorgie, mademoiselle. Russie au nord, Turquie au sud-ouest, Iran tout près au sud-est. Et je me demande comment ce petit pays se préservera des inimitiés complexes qui se tissent autour de lui. Je n'aimerais pas me trouver cerné entre des lions qui parfois se combattent.

CHAPITRE 2

La demeure des Aprieu est une de ces vastes bâtisses de pierre blanche construites au 19^{ème} siècle sur les emplacements les plus recherchés à l'époque qui n'étaient ni la place de l'église, ni celle de la mairie, mais sans nul doute le front de mer et certaines des larges avenues y conduisant.

Mansardée, haute de deux étages en tout, construite en pierre blanchâtre, couverte d'ardoises, cette maison vaste et claire est suffisamment éloignée de la plage pour que son jardin soit agrémenté de grands arbres, quatre platanes séculaires, manifestement à l'abri des embruns salés qui font périr ce genre de végétation non loin de là.

Pauline franchit le vaste porche, les pneus de sa berline font crisser le gravier de l'allée centrale et, lorsqu'elle tourne pour stationner non loin du garage, elle aperçoit que le voilage d'une des fenêtres du salon se soulève et laisse apparaître le sourire radieux d'Anaïs, sa plus jeune sœur.

La lourde porte de chêne s'ouvre d'un coup, la vie éclate sur le perron qui s'illumine dans l'instant : il est temps de vous présenter, à tout le moins, les personnes qui accourent à la rencontre de Pauline.